

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 45

Artikel: La vanité gémissante
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

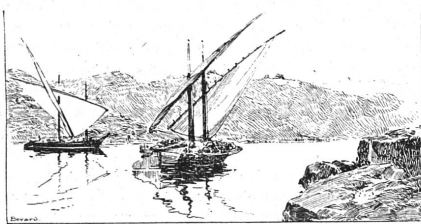
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal
gratuitement
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration,
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un
spectacle peu banal (J. Nel). — Lo
VILHIO DÈVESÀ : Lo Caïon à Monsu Belia (Marc à
Louis). — Un livre de chez nous (Maurice Porta).
— Le patois vaudois au Palais fédéral. — FEUILLE-
TON : Fille des champs (Dr Chatelain).



UN SPECTACLE PEU BANAL.

N'ALLEZ pas croire que je veuille vous mon-
trer une de ces merveilles qui éclosent cha-
que jour dans le cerveau d'un habitué de
l'invention. Je me moque pas mal du temps présent
et de l'avenir. Un sexagénaire ne pense qu'au passé
quand il veut se rafraîchir l'esprit, échapper aux ob-
sessions du devoir immédiat, parfois cruel.

Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pou-
vait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes
venues au marché se rembarquer sur un petit ba-
teau, genre cochère, je suis descendu à Ouchy. Il
s'en est peu fallu que ce fût inutilement, car le dé-
part ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme
on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela
n'a l'air de rien, et c'est tout ! Aimable imprécision :
pas d'horaire fixe. Quand on est là, on part, voilà.
Mais encore convient-il de se soustraire aux distrac-
tions et de ne pas aller attendre le bateau à un em-
barcadère qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a
risqué l'apprendre à ses dépens. Déjà tout le monde
avait pris place — pour cela il fallait se « cougner »
un peu; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque
l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles,
faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que
faire ? Aller toujours de l'avant ou revenir en ar-
rière. L'indécision des nautonniers tenaillait le cœur.
Enfin, celui-ci se dégagea; quelques tours de machine
en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses com-
pagnes. Bientôt, le frère esquif passa devant le *Bo-
nivard*, amarré au port, victime de cette satanée
guerre qui inonda les puits miniers et fit renchérir,
mais encore plus, comprimer les approvisionnements.
Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors,
comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de
Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une
cochère aux frères Traîne, qui transportaient aussi
des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du
Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et
toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'a-
vant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chape-
lets, et c'était un spectacle curieux pour nous au-
tres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire
partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie.
Personne n'eût plus besoin de découcher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en
suivant des yeux les évolutions lentes de la petite
maison flottante, qui — cela me parut bizarre —
avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de
St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi ? Le
lac était calme, l'air nébuleux; plusieurs pêcheurs,
sur leurs iquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'é-
tait plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de
juillet et d'août se frayant un passage facile dans le
glauque azur, sous un soleil étincelant et avec des
accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour
ravir des passagers pleins déjà de bien-être. C'était
le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et
pourtant, que de poésie dans cet élan des voyageu-
ses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient
à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois
des châtaignes, des œufs, des tomates contre ce bel
argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle,
et s'en retournaient le soir chez elles avec le senti-
ment du devoir accompli. L'air du lac est tonique,
mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les
exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, tou-
jours ensemble ! Et, en plus, l'autre jour, une désil-
lusion : Au lieu de la cochère qui mettait deux heu-
res pour faire la traversée, voilà que du canot des
Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur
l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine
vivement : il y avait un moteur en réserve, il fonc-
tionne, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus
qu'un point noir qui court sur la surface du Léman,
toujours grand, toujours beau. Désillusion ! Que non
pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simple-
ment.

Ah ! j'oubliais. Il y avait une voile pliée, prête à
se gonfler sous la brise ! Voilà qui satisfait nos chères
traditions et tout le monde. Voile et moteur, que
voulez-vous de plus ! Mais, mesdames, attention,
quand il y aura un grain et de la vague.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes ci-
dessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté
à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos
excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il
y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y en
avait deux : cinq Savoyardes sont montées sur l'*Isa-
belle*, neuf sur le *Trèfle-à-quatre*. Et comme pour faire
plaisir au vieux pirate que je suis d'une généra-
tion en train de disparaître, mais qui revoit ses pre-
mières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait
des rameurs. Un point, c'est tout. J. Nel.

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de
laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de
conserver l'espoir d'obtenir sa main.

— Me voilà donc condamné au célibat, murmure le
jeune homme.

— Oh ! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour
votre marié avec une autre.

— C'est facile à dire ! Mais si ne voulez pas de
moi, qui jamais m'acceptera ?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X.
gémisse-t-elle sans cesse ? Elle est riche et se plaint de
l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de
sa fortune.



LO CAÏON A MONSU BELIA

ATHUTA-VAI, Monsu Bâodéron.
— Qu'è-te que lài a, Monsu io régent ?
— Lo caïon que i'è élèvà — m'a bailli
môm de cousin que mè z'écouli — eh bin ! elli
caïon l'è biau quemet 'na damuzalla et asse gras
qu'on tasson. L'è lo momeint de lo tyà.

— L'è veré, Monsu lo régent, l'è on biau caïon !
— Adan, Monsu Bâodéron, quemet l'è vo que vo
z'ite lo tia-caïon, vîgno vo demandâ quand l'è que
porri comptâ sur vo po la boutseri ?

— Quand vo voudrà, Monsu lo régent.
Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Belia, fut on
loquetet à ruminâ oquie et fâ dinse :

— L'è que, Monsu Bâodéron, lài a oquie que mè
grâve. Dâi moui de dzein de Velâ m'ant bailli de
lau caïon quand fasant boutseri. Adan su dobedzi
assebin de lau z'ein rebailli dau min. Et i'è pouârè
que m'ein reste rein. Lài arâi-te pas on moyan, vo
que z'ite suti qu'on sindzo et malin bin mè que lo
diabllio, lài arâi-te pas on moyan po... po..

— Po bailli, âo bin po ne pas rebailli.
— N'ein sé rein.

— Foudrà pe-t'être mi rebailli, Monsu lo régent.
— L'è que... Monsu Bâodéron. L'è bin su que l'af-
fère l'âodrâi mi se n'été pas d'obedzi de rebailli. Se
vo mè trovâ on remîdo, vo baillio on écu naïvo.

Et lo père Bâodéron se met à cliouner on bocon sé
petit get de fouinne, preind la pîce, et se met à rumi-
nâ, ruminâ. Lo tounéro sarâi tsezâ dé coiffe li que
l'arâi pas oïu, tant l'êtai ein train de peinsâ ein de-
dein, elli vilhio guieux de père Bâodéron. Dâi mo-
meint, on vayâi que sè sorezâi. Tot d'on coup ie dit :

— Lài a on moyan, rein que ion !
— Lo quin è-te ?

— Vo faut fère acerrère âi dzein qu'on vo z'a robâ
vôtron caïon, Monsu lo régent.

— Et pu ?
— Et pu ! l'âodrî vo lo tyâ de né. Nion vâo rein
oûre, et pu, lo leindêman, vo bramâ bin fè : « M'ant
robâ mon caïon ! » Vo garanto que l'affère vâo bin
djuvi.

Lo régent fut binstout décidâ. Ie fâ âo houtsf !
— Adan, quinta né voliâi-vo lo fotre bas ?
— Eh bin ! pas la né que vint, mâ la né d'apri.
Preparâ tot cein que faut, lè tchou, lè tsevelhie, lè
foncet et tot lo bataclian. Dan à dêman né, vè onj'-
hâore.

A dêman né, père Bâodéron. Sebahia, tot parâi,
se lè dzein vant mè crère quand lau deri que m'ant
robâ mon caïon ?

— L'è bin su, Monsu lo régent. Allâ pî !
Monsu Belia s'ein va tot bounameint et tot dzoiâu,
tandu que lo père Bâodéron se maillive de rire et
preparâve sè coufi po la boutseri.

La né l'êtai arvevaie. Lo régent vint guegnî oncora
on iâdzo son bêton, et pu s'allâ reduire, bin conteint
dau moyan âo père Bâodéron.

Mâ, on'hâora apri, lo père Bâodéron, soo à catson
de son ottô, avoué on battéran, âovre la porta de
l'êtrâillio âo régent et l'êintre dedein sein fère lo
meindro dêtertî.